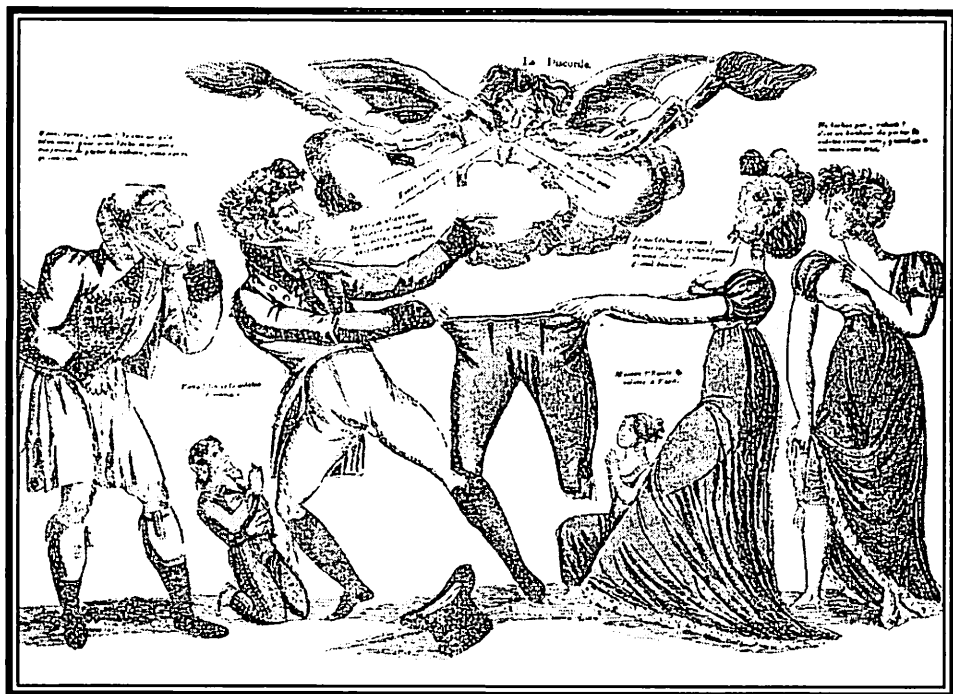


Presses Universitaires de Reims
(Université de Reims Champagne-Ardenne)

2001



LA QUERELLE

Histoire, ethnologie,
linguistique, littérature

Sous la direction de Sylvie MOUGIN

Centre d'Étude du Patrimoine Linguistique et Ethnologique
de Champagne-Ardenne

Annick Louis. 'Borges et la querelle'

Annick Louis
King's College
Londres.

Borges et la querelle

Conviée à parler (et maintenant à écrire) sur la querelle dans mon domaine de travail, la littérature, et quoique celui-ci apparaisse de nos jours comme un territoire moins forçlos et moins autonome que dans le passé, je me suis sentie saisie d'un certain désarroi. Comment comprendre la notion de querelle en littérature, au-delà de la représentation de scènes de querelles dans les textes ? La querelle est-elle un genre littéraire ? Histoire d'apaiser ce désarroi, je me suis tournée vers les dictionnaires afin de revenir sur l'étymologie du mot "querelle", car si le recours à l'étymologie ne résout pas les inquiétudes, il permet ou moins de les organiser.

Ainsi sont apparues une série de considérations, qui me semblaient éloigner la notion de querelle du domaine littéraire. Au niveau étymologique, le mot renvoie à l'idée de procès, de plainte en justice ; c'est-à-dire qu'il implique deux instances (au moins ou deux partis), qui s'affrontent ; mais elle demande aussi la mise en présence d'une troisième instance, qui aurait un rôle législateur. C'est, d'après le *Petit Robert*, à partir du XV^e siècle que le mot prend le sens de "différend passionné", "d'opposition assez vive qui peut entraîner un échange d'actes ou de paroles hostiles", "d'échange de violences". Surgit alors aussi le sens que le mot a dans le domaine intellectuel : celui de lutte d'idées, de contestation intellectuelle, qui le rapproche du mot "polémique".

En littérature, on peut dire que les querelles et les polémiques ne peuvent surgir que lorsqu'il n'existe pas de troisième instance (à l'opposé de l'idée de plainte en justice) ; les querelles ne se produisent que lorsque, dans un espace culturel, diverses institutions, ou divers groupes, incarnent des formes différentes de pouvoir et de légitimation.

C'est-à-dire pendant des périodes où il n'existe pas une hégémonie, une instance de législation indiscutable dans la culture. Cependant, la question reste en suspens de savoir si les forces en présence ne pensent pas être en train de mener leurs affrontements face à une troisième instance, qui résoudrait la question, probablement d'ordre symbolique¹.

Mais il n'existe pas de véritable juge chargé de légitimer une position ou l'autre.

Certes, les périodes où on essaie d'imposer une esthétique officielle, que personne ne mettrait en cause, semblent imaginaires ; différentes esthétiques cohabitent toujours dans une culture mais elles n'entrent pas toujours en dialogue. Si le dialogue se produit, c'est souvent parce que chaque "parti" peut accéder à des supports lui permettant d'exprimer ses convictions : chaque tendance possède (ou a accès à) des dispositifs culturels où il peut diffuser son point de vue. Ce dialogue peut prendre la forme d'un échange, d'une dispute, d'affrontements violents, mais il peut également mettre en évidence l'ironie et l'humour des participants.

Autre particularité de ces affrontements littéraires : la plupart du temps, aucun parti ne triomphe (pour ainsi dire), aucun compromis ne surgit. En général, il s'agit de dialogues

¹ Je pense à l'inscription de l'idée de public dans le "Modernisme", dont Graciela MONTALDO a montré qu'il constitue une instance de jugement d'ordre imaginaire et symbolique, voir MONTALDO, 1994.

de sourds. Mais il se crée un espace plus ou moins public de débats, dont les caractéristiques sont intéressantes, et les réseaux de relations souvent complexes.

Quant à la querelle que j'ai choisi d'étudier, elle se présente au départ comme une modeste dispute de famille plus que comme un événement culturel transcendant. Elle a eu lieu en Argentine, où la polémique publique et violente, manifestée à travers des supports éditoriaux, semble avoir fait son apparition dans les années 1920, les années des mouvements d'avant-garde. Dans ce cadre, plusieurs querelles éclatent, qui seront plus tard pensées par la critique et par les historiens de la littérature comme des épisodes fondateurs de l'identité culturelle nationale². Cependant, ces polémiques sont davantage des jeux de rhétorique que de véritables échanges de concepts; elles apparaissent comme une marque de modernité dans leur existence même.

Or, certains éléments permettent d'accorder à la polémique une nouvelle dimension, en particulier la projection dans le temps. On arrive ainsi à une deuxième question importante liée à la querelle en littérature, c'est le fait qu'elle surgisse souvent comme un phénomène synchronique : à un moment précis, un élément détonateur provoque parmi des personnages en général identifiables une série de débats autour d'une question particulière. La querelle semble avoir toujours des participants qu'on peut identifier. La plupart du temps, ces querelles (dont la fin du XX^e a souvent la nostalgie) ne sont que la partie visible de l'iceberg, c'est-à-dire un élément qui fait surface à l'occasion d'une problématique qui façonne l'identité d'une époque, et qui la traverse. Parfois la façon dont

² Sur ce sujet, voir: MONTALDO 1989. GILMAN 1989.

ces conflits se manifestent manque d'éclat ; d'autres fois leur violence peut paraître injustifiée. Ceci est dû au fait que les éléments détonateurs ne doivent pas toujours être cherchés dans les productions discursives autour de la querelle elle-même ; ils viennent souvent du contexte immédiat, qui renouvelle des batailles de longue durée, des programmes culturels qui s'expriment par moments dans des textes non liés à des conflits dans le champ culturel.

Des occasions privilégiées se présentent toujours pour expliciter les positions différentes face à une même problématique.

Notre "querelle" a une dimension diachronique. Elle semble constituée de trois étapes, établies à partir d'un fil conducteur : la participation de Borges. "Participation" est sans doute une notion contestable ; dans quelle mesure est-ce Borges lui-même qui crée une polémique de longue durée là où on peut ne voir que des phénomènes isolés, c'est une des questions qui seront reprises à la fin du travail.

Langue, littérature et marché

Cette querelle commence en 1927, quand *La Gaceta literaria*, revue de Madrid, étudie, dans son numéro 8, les rapports de la culture hispano-américaine avec l'Europe, affirmant de façon catégorique que Madrid doit être le méridien intellectuel de l'Amérique latine³.

³ "Madrid. Meridiano intelectual de Hispanoamérica", *La Gaceta literaria*. 1(8). Madrid. 15/04/1927, p.1.

On remarque au moins deux moments dans la série de réactions suscitées par cet article en Argentine.

Dans un premier temps, la revue *Martin Fierro* (fondée et dirigée par un groupe d'intellectuels d'avant-garde de Buenos Aires, jeunes pour la plupart, consacrée essentiellement aux arts plastiques et à la littérature)⁴ publie des répliques à cette déclaration⁵. Dans ces réponses se mêlent l'indignation et l'orgueil des jeunes écrivains de l'époque ; au refus de l'Espagne comme méridien intellectuel, vient s'ajouter la perception du concept de "Hispano América" comme un regard européen, et comme un outil de l'impérialisme économique et culturel. Cette revendication politico-économique n'est originale que dans la mesure où ces jeunes proposent une réflexion sur les rapports entre la culture argentine qui leur est contemporaine et les influences européennes⁶, car ce refus de la culture espagnole n'entraîne pas

⁴ La revue *Martin Fierro*, 2e époque, bimensuelle, fondée par Evar Méndez, en février 1924, est parue jusqu'à novembre 1927. Inspirée de *Der Sturm*, c'était une revue d'art et de critique indépendante, qui réunit les avant-gardes plastiques et littéraires de l'époque. Sur ce sujet, je renvoie à ARTUNDO, 1993, 1994, 1996, 1998.

⁵ *Martin Fierro*, 4(42), Bs.As., 10 juin-10 juillet 1927, p. 6-7: "Un llamado a la realidad", "¿Madrid, meridiano intelectual Hispano-América?" Réponses page 6: Pablo ROJAS PAZ, Nicolás OLIVARI, Ildefonso PEREDA VALDES, Ricardo MOLINARI. Réponses page 7: Raúl SCALABRINI ORTIZ, Santiago GANDUGLIA, Lisardo ZIA, "Ortelli y Gasset" (BORGES + Carlos MASTRONARDI), Enrique ESPINOZA, Jorge Luis BORGES.

⁶ La seule exception est celle de l'article "Para Martin Fierro" de Lisardo Zia, qui constitue une analyse exclusivement historique et politique; on retrouve dans son article l'association "España-atraso"; et Zia affirme: "La realidad americana se formó en la Revolución Francesa".

forcément celui de toute culture européenne ; l'indignation de ces jeunes aboutit à l'établissement d'une hiérarchie des influences culturelles : c'est le fait que ce soit l'Espagne qui se pose en méridien intellectuel qui irrite.

Ainsi, à la revendication d'une culture propre, vient se superposer l'expression d'un intérêt pour l'Italie et la France⁷.

Il reste cependant un élément qui traverse le problème des identifications culturelles : la langue. Mis à part Lisardo Zía, toutes les réponses y font allusion. Car si l'Espagne peut se poser en modèle, c'est non seulement pour des raisons historiques mais aussi, et surtout, pour des raisons d'ordre linguistique. Conscients de cet aspect du problème, ces écrivains prennent soin de signaler l'écart qui existe entre l'espagnol tel qu'on le parle en Espagne et celui qui est parlé en Argentine, mais aussi entre ce dernier et celui des autres pays latino-américains.

Ces jeunes écrivains attestent en même temps du processus de formation d'une langue propre à la ville de Buenos Aires⁸. L'idée que la langue argentine résulte d'un espagnol déformé, corrompu, mal parlé, est récurrente dans

⁷ Pablo Rojas Paz, malgré ses attaques à l'impérialisme, admet qu'il s'agit pour *La Gaceta literaria* de Madrid de "imantar a las juventudes de América para que se dirijan a ella [Madrid] y no a París o a Roma"; de même, Nicolás Olivari affirme: "España no tiene ningún interés para nosotros. Seamos justos, más lo tiene Francia e Italia".

⁸ Olivari affirme que bientôt il faudra des traducteurs pour que les hispano-américains et les espagnols de la péninsule ibérique arrivent à se comprendre. L'article le plus extrême en ce sens est: "A un meridiano encontrao en una fiamblera" de Ortelli y Gasset (pseudonyme semble avoir réuni Borges et Carlos Mastronardi), rédigé dans un argot typiquement argentin, et transcrivant la prononciation argentine, ce qui le rend difficilement compréhensible pour tout autre hispanophone.

ces réponses ; en un sens, les prétentions et les revendications de ces jeunes ne sont pas à la hauteur de l'idéologie implicite dans leur discours, car ils reprennent la vision de la culture officielle des années 1880 et du Centenaire ; pour en faire une valeur, sans doute, mais il n'en reste pas moins que la vision d'un espagnol corrompu perdure⁹.

En même temps, la langue parlée en Argentine est perçue comme étant en formation, alors que son exploration est déjà une réalité corroborée par la très importante production littéraire des années 1920¹⁰. La force et l'efficacité de ces réponses viennent, d'une part, de leur caractère varié, et, d'autre part, du fait que ces écrivains peuvent penser le rapport entre les intérêts économiques des maisons d'édition espagnoles, la culture et la langue de leur pays à l'époque. La gestation d'une nouvelle identité culturelle, s'affirme sur une production intellectuelle contemporaine vaste, qui est née et s'est développée grâce à un vaste réseau de maisons d'éditions argentines.

Et en ce sens, quelques-uns de ces écrivains vont au-delà du refus : ils affirment que Buenos Aires a remplacé l'Espagne et qu'elle est le véritable méridien intellectuel de l'Amérique - et de l'Espagne.

⁹ Corruption de la langue. corruption des moeurs, voici les termes à travers lesquels étaient décrits, au moins à partir des années 1910, les effets de transcrivant la prononciation argentine, ce qui le rend difficilement compréhensible pour tout autre hispanophone. l'immigration massive qui eut lieu en Argentine entre 1880 et 1914. Ce phénomène a été largement étudié, notamment par SARLO /ALTAMIRANO, 1982.

¹⁰Voir: Jorge B. RIVERA. 1980/1986.

A la manifestation de ce sentiment d'orgueil par rapport à cette culture en formation est lié Borges, présent dans deux réponses : celle de Nicolás Olivari et celle de Ganduglia.¹¹

De son côté, Borges propose une réponse dans laquelle le refus de la culture espagnole repose sur les nuances linguistiques et sur les différences que présentent les points communs¹².

Parmi ces intellectuels, Borges est le seul qui apporte une réponse sous trois formes différentes : en écrivant un article où il exprime son point de vue sur la culture espagnole et l'Argentine ; dans un article publié sous pseudonyme qui met en relief la spécificité de la langue et la culture argentines ; à travers son œuvre, citée comme une sorte de

¹¹ Le seul auteur que l'on retrouve dans les deux est Jorge Luis Borges. Après avoir affirmé qu'une nouvelle identité culturelle est en train de se forger, Ganduglia écrit: "Nosotros tenemos, por último, la jactancia de proclamar metrópoli a Buenos Aires desde que contamos con Gironde, Olivari, Borges, Arlt, González Tuñón, etc". Olivari, de son côté, affirme la supériorité de Borges qui connaîtrait mieux la littérature espagnole que les espagnols eux-mêmes, mais qui professe maintenant le "criollismo". Dans la première réponse citée, l'écrivain appartient donc à un mouvement, son nom apparaît au milieu d'un groupe; dans le deuxième cas, il est différencié des autres en partie grâce à ses connaissances en littérature espagnole classique. Cette distinction va caractériser la figure de Borges dans les années qui suivront la dissolution des groupes réunis autour d'un mouvement esthétique et/ou autour de l'édition d'une revue. C'est l'état de choses qu'on retrouve en 1933 et 1934.

¹² La phrase la plus explicite est, pour qui connaît le contexte et les opinions politiques de Borges à l'époque, la suivante: "...una ciudad [Madrid] cuyo Irigoyen es Primo de Rivera...", car elle met en relief l'importance des inscriptions culturelles dans la langue.

preuve de la qualité de la littérature argentine de l'époque et par un article.

Un deuxième moment se produit dans cette querelle quand les Espagnols de *La Gaceta Literaria* répondent aux répliques des argentins de *Martín Fierro*¹³.

Le point le plus intéressant dans ces réponses est la lettre de Unamuno au directeur de la revue, - où il affirme que les premières déclarations de *La Gaceta literaria* ont été mal comprises des jeunes argentins : il ne s'agissait que d'un méridien éditorial, pas d'un méridien culturel. Cette déclaration met en relief le caractère commercial de la préoccupation de *La Gaceta literaria*, une réalité de marché, l'importance croissante de l'Argentine dans le marché éditorial de langue espagnole. Borges ne participe pas de cette deuxième série de répliques. Et s'il est absent, c'est qu'il a déjà répondu ailleurs, peu après le début de cet échange de répliques, dans le célèbre essai intitulé : "A propos de la langue des argentins"¹⁴, qui fournira le titre à son troisième recueil essayiste.

En effet, à l'origine (et on a tous tendance à l'oublier), il s'agit d'une conférence prononcée le 23 septembre 1927.

¹³ "Campeonato para un meridiano intelectual", *La Gaceta literaria*, 1(17), Madrid, 1/09/1927, p. 3 et 6. Collaborations de: E. Giménez Caballero, Guillermo de Torre, Ramón Gómez de la Serna, Benjamín Jarnés, Gerardo Diego, Angel Sánchez Rivero, Melchor Fernández Almagro, Antonio Espina, Enrique Lafuente, Gabriel García Maroto, César M. Arconada, Francisco Ayala, Esteban Salazar y Chapela, José María de Sucre.

¹⁴ Jorge Luis BORGES: "Sobre el idioma de los argentinos", Conférence prononcée à l'*Institut Populaire des Conférences*, le 23 septembre 1927. Publiée dans: *La Prensa*, 24 septembre 1924; *Anales del Instituto Popular de Conferencias*, Bs.As., volume 13, 1/1928, p. 259-267; *La Gaceta literaria*, Madrid, 2(38), 15 juillet 1928, p. 2.

Si j'insiste donc sur les dates, (l'article de *La Gaceta literaria* paraît en avril 1927, les réponses *Martín Fierro* en juin-juillet ; la conférence de Borges, en septembre) c'est parce que jusqu'à présent le lien entre cette polémique et cet essai n'avait pas été signalé, parce que la date à laquelle on rattache ce dernier est celle de la publication du volume, 1928. Mais ce lien capital est d'ailleurs explicité lorsqu'en juillet 1928 *La Gaceta literaria* reprend aussi l'article ; car ce texte a un caractère programmatique très évident.

Il se présente comme une sorte de manifeste, qui montre que Borges perçoit l'inscription d'une problématique plus vaste, et plus dense, dans les déclarations de *La Gaceta literaria* : celle de la définition de la langue des argentins, de son essence, et qu'il propose une définition de ce qui la différencie de celle des espagnols.

Une conception de la langue et de la culture fortement marquée par le lien au contexte.

Dans "La langue des argentins" Borges se déclare contre ce qu'il appelle deux erreurs : celle de considérer que la langue particulière des argentins est l'argot (le "lunfardo" ou "arrabalero") et celle qui prêche un retour à la langue de la péninsule (ceux qu'il appelle les "casticistas" ou "españolados"). A partir de la réflexion sur la langue du quotidien, il essaie de définir le travail poétique auquel les écrivains doivent s'employer afin de constituer une tradition littéraire de qualité.

Un contexte est alors défini : une communauté de langue¹⁵. Ses limites restent difficiles à cerner mais tout porte à

¹⁵ Il ne semble pas nécessaire d'insister sur le fait que le débat autour de la langue nationale est, en Argentine, en même temps une constante et un problème d'époque. Quoique le Centenaire ait ramené la question au

croire que c'est dans la pratique que Borges appelle *intime* que cette communauté peut être identifiée : dans l'oralité. Le travail de récupération de celle-ci implique la mise en place d'une opération de traduction en techniques d'écriture. C'est en ce sens qu'il se sert de la métaphore de la voix.

Or il ne s'agit pas ici d'une oralité en tant que tentative de reproduction d'une langue parlée, mais d'une construction, d'un travail de création d'une oralité conventionnelle et littéraire.

La conscience que Borges semble avoir du fait que l'expression "el idioma de los argentinos" accorde un statut de véritable langue à l'espagnol d'Argentine signale l'aboutissement d'un parcours. Au moyen de métaphores assez violentes, une fois la conception qui ramène la langue au dictionnaire déplacée, Borges livre sa conception selon laquelle le mot n'acquiert un sens que dans son contexte. Ce contexte est tout d'abord la phrase que Borges revendique contre le mot, puis un espace, une culture, un récit. Ainsi, c'est l'aspect connotatif du langage qui est revendiqué ; l'identité nationale d'une langue se trouvant dans ses connotations culturelles : "Nous n'avons pas modifié le sens intrinsèque des mots, mais leurs connotations." Or cette inscription reste à construire.

Borges, conscient qu'il faut inventer des connotations, va travailler en ce sens, de façon à déplacer les mots et récupérer leurs connotations ; mais si celles-ci sont historiques et culturellement déterminées, pour Borges la valeur connotative restera invariable, puisque c'est l'image de la fondation mythologique d'une culture qu'il entreprend d'inscrire dans la

premier plan. depuis le XIX^e siècle les particularités de l'espagnol argentin étaient un sujet de réflexion des intellectuels.

langue. Un des éléments les plus intéressants de ce point est le fait que Borges prendra en charge cette mission, montrant ainsi que dans sa conception l'écrivain a un rôle social à portée culturelle.

Retour sous une autre forme

L'article a aussi une autre dimension, il a un caractère exhortatif marqué : cette recherche des écrivains apparaît comme un impératif, une "cosa santa" - c'est-à-dire une *chose sainte*, une mission.

L'expression acquiert d'ailleurs un sens particulier dans le contexte où Borges a prononcé la conférence, car *l'Institut Populaire de Conférences* était une institution catholique ; ce mot est remplacé par le mot "vocation" dans la version en volume¹⁶.

Pour la suite de cette querelle nous nous retrouvons en 1941. Le texte qui déclenche une nouvelle intervention polémique de Borges est l'ouvrage, publié cette même année, de Américo Castro, intitulé : *Le Caractère linguistique particulier du Río de la Plata et sa signification historique*, à propos duquel Borges écrit une note bibliographique dans la

¹⁶Un discret échange de propos a lieu un peu après, lorsque Borges publie sa réponse aux reproches que lui adresse Tobias Bonesatti (Jorge Luis Borges: "Sobre pronunciación argentina", *Nosotros*, a. 22, vol. 60, n. 227, p. 152, 04/1928, Lettre a Tobias Bonesatti ; *Indice*, Bahía Blanca, a. 2, n. 18, 05/1928, p. 6.) à propos du l'usage de certains mots transcrits selon une phonétique typique du Río de la Plata ; Bonesatti l'accuse d'incohérence dans cette transcription phonétique dans ses recueil. L'article de Bonesatti, "Lápiz y margen", apparaît dans *Nosotros*, ainsi que la réponse de Borges, qui défend sa position en déclarant qu'il ne fait que suivre la logique de l'oralité du Río de la Plata.

revue *Sur*¹⁷. Américo Castro est ce qu'on peut appeler un ennemi traditionnel de Borges, puisqu'une allusion à son style se trouve (et ce n'est bien sûr pas un hasard) dans "La langue des argentins", dans un passage supprimé dans la version française, dans lequel Borges affirme : "Le mot "egregio", tellement publicité par la "Revista de Occidente" et même par don Américo Castro, ne peut nous impressionner."¹⁸ Je souligne tout simplement le fait qu'au lieu de pouvoir ("poder"), Borges emploie le verbe savoir ("saber"), selon un usage particulier argentin, qui renvoie plutôt à l'idée que ce mot n'a pas la capacité inhérente de nous impressionner. Quant à l'article sur Américo Castro, le premier élément à signaler est le début, très intéressant, où Borges commence par démonter l'idée qu'il existe un problème, que la langue des argentins constitue un problème. Utiliser le mot "problème", dit-il, "peut être une insidieuse pétition de principe", qui équivaut à l'inventer.

Dès ce premier paragraphe, l'inscription du contexte de production devient évidente. Pour justifier cette affirmation, Borges affirme que "Parler du *problème juif*, c'est postuler que les juifs sont un problème ; c'est prophétiser (et recommander) les persécutions, la spoliation, les coups de feu, l'égorgeement, le viol et la lecture de la prose du docteur Rosenberg". Puis, il

¹⁷ Jorge Luis BORGES: "Américo Castro: *La peculiaridad lingüística rioplatense y su sentido histórico* (Losada. Bs.As. 1941)". *Sur*, n° 86. Bs.As. 11/1941. p. 66-71. En français: "Les alarmes du professeur Américo Castro". *Oeuvres complètes*. La Pléiade. 1994. Tome I. p.692-697.

¹⁸ Américo Castro (1885-1972) était une philologue, critique et essayiste espagnol, disciple de Menéndez Pidal et de Giner de los Ríos; il se réfugia en Argentine lors de la Guerre Civile Espagnole, où il enseigna.

déclare qu'un "autre tort des faux problèmes est de susciter des solutions également fausses".

Au fait, il pose ainsi à la fois la fausseté de la thèse et celle des explications de Américo Castro : non seulement la langue du Río de la Plata ne présente pas "des marques de désordre et même de dérangement" comme le prétendait Castro, mais, de plus, l'interprétation qu'il en donne est dénoncée comme fausse : car ces dérives viendraient, d'après Castro, de la "gauchophilie" et du "lunfardo". En effet, les idées de dévoiement, corruption, dérive de la langue postulent implicitement un point de référence, qui est certainement la langue de la péninsule. Borges met en question le caractère de modèle de celle-ci à l'aide de plusieurs stratégies. Tout d'abord, il rappelle (à la façon de Castro) des couplets anonymes populaires espagnols écrits en "caló", c'est-à-dire des productions espagnoles écrites dans une langue que Castro ne peut certainement pas considérer comme "un espagnol pur". Puis, il fait appel à son expérience personnelle : ayant vécu en Espagne, voyagé dans ce pays, jamais il n'a observé que les Espagnols parlent mieux que les Argentins, mais il est certain qu'ils parlent plus fort.

Une fois le caractère de modèle, de point de repère de l'espagnol de la péninsule mis en question, et toute autorité de celui-ci reniée, Borges met en évidence l'absence d'arguments valables, au-delà de ce préjugé, pour prouver la thèse de Castro. Il signale, d'ailleurs, que son étude est basée sur des exemples littéraires, dont Castro ne perçoit pas le caractère conventionnel ; et va jusqu'à l'accuser, lui et les philologues en général, d'avoir inventé les dialectes, qui n'existaient pas auparavant au Río de la Plata. Dans un troisième moment, il prouve ses affirmations au moyen d'une analyse stylistique de Castro, car il dit que "Dans ce livre la forme n'est pas en

désaccord avec le fond.”¹⁹ Il retourne ainsi les arguments de Castro contre lui-même, en suggérant avec ironie que c’est lui qui écrit en une sorte de dialecte informel.

Le contexte de publication de la note met en évidence un autre aspect du problème. A partir des années 1930, les mouvements nationalistes argentins, qui avaient une idéologie plus diffuse dans les années 1920, acquièrent une orientation politique. Il se produit alors en Argentine, une sorte d’éclatement des nationalismes en divers groupes, la plupart peu nombreux, certains assez puissants et liés aux divers gouvernements de l’époque, d’autres écartés du pouvoir. En fait ces mouvements ne parviendront jamais à s’unir en vue d’un projet politique commun. Cette politisation des nationalismes a sans doute été marquée par la Guerre Civile espagnole, et la montée du fascisme et du nazisme en Europe. En Argentine, la division entre partisans et ennemis du fascisme est devenue évidente lors de la réunion du Pen Club, réalisée à Buenos Aires en 1936, où chacun a explicité sa prise de parti²⁰.

Parmi ces groupes nationalistes, il existait à partir de la Guerre Civile Espagnole des partisans fervents de l’Espagne de Franco ; en effet, certains catholiques argentins semblent avoir été plus attirés par ce gouvernement que par le fascisme italien ou le national socialisme allemand pour des raisons évidentes. Et ils étaient en général des défenseurs de l’idée du retour à une plus importante proximité entre l’Argentine et l’Espagne, qui incarnait la tradition, un passé imaginé comme

¹⁹ En espagnol, le verbe utilisé est plus proche de “ ne contredit pas, ne met pas en question ”.

²⁰ KING, 1986.

une époque de pureté et de valeurs chrétiennes ; l'identité se trouvait dans la culture espagnole catholique, et même royaliste pour certains, et bien entendu dans celle qu'ils imaginaient comme la langue de la péninsule, une langue archaïsante, en accord avec les principes prêchés par la *Real Academia Española*.

Cet "hispanisme" est également visé par Borges au-delà de l'idéologie de l'ennemi en question, car Américo Castro était antifranquiste²¹ ; Borges lit l'idéologie dans la conception de la langue et non pas dans les déclarations et les prises de position de la personne. Le rapport entre cette nouvelle expression d'une revendication qu'il a toujours refusée, - celle du retour des argentins à un espagnol plus proche de celui de la péninsule - et une politique qu'il rejette violemment - le fascisme -, est mis en relief par la comparaison du début de l'article entre le faux problème des juifs et celui de langue des argentins²². Car il semble évident que la question du problème juif est ici plus qu'un terme de comparaison. En démontrant la fausseté du problème juif et des particularités linguistiques argentines, il explicite la fausseté d'un système de pensée qui s'attache à des objets différents. On peut même dire que par ce recours il explicite *en*

²¹ Borges publie dans une revue qui a cette orientation. *Sol y luna* (1), 1938, pp. 136-147, une traduction du poème "Lepanto" de Chesterton. Mais, contrairement à ce que beaucoup de critiques ont soutenu, il ne devient pas vraiment un collaborateur de ce support. Néanmoins, sa présence dans celui-ci reste à étudier.

²² Sur la question de la culture juive et Borges, voir: SOSNOWSKI, 1986; AIZENBERG, 1984a; 1997b. Voir aussi: Josefina LUDMER, 1999, "Mujeres que matan" et "Cuentos de verdad, cuentos de judíos". Sur Borges et ses positions face au nazisme, je renvoie à: Louis: 1997; 1999.

même temps les politiques de la langue et la rhétorique du politique.

Un dernier moment de cette querelle serait la réponse de Amado Alonso, le célèbre philologue et directeur de *l'Institut de philologie de la faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Buenos Aires* : "Polémique : A ceux qui ont lu Jorge Luis Borges dans *Sur* n. 86"²³. Au fait, on peut dire que ce texte est une sorte de *fausse réponse*, car il ne cherche pas à entrer dans le débat sur lequel Borges centre son article. A tort ou à raison (cela reste discutable), Alonso comprend la référence de Borges aux "instituts dialectologiques" comme une référence à *l'Institut de Philologie* qu'il dirigeait à l'époque. Borges avait écrit : "La maladie dont nous souffrons, ce ne sont pas les dialectes, mais les instituts dialectologiques. Ces corporations vivent de la réprobation dont elles frappent les jargons qu'elles inventent l'un après l'autre. Elles ont improvisé le *gauchesco*, à partir d'Hernández ; le *cocoliche*, à partir d'un clown qui travailla chez les Podestá ; le *vesre*, à partir des élèves de l'école primaire. Voilà les détritrus sur lesquels ils s'appuient ; voilà les richesses que nous leur devons et que nous leur devons."²⁴

Le texte de Alonso présente une série d'acclamations défensives ; mais en vérité sa position est proche de celle de Borges quant à la question de la langue des Argentins : il affirme essentiellement que l'Institut a pour but l'étude de l'origine et du fonctionnement des manifestations linguistiques et non pas d'approuver et de réprouber celles-ci. L'Institut

²³ Amado ALONSO: "Polémica: A quienes leyeron a Jorge Luis Borges. *Sur*, n. 86". *Sur*, n° 89, 2/1942, p. 79-81.

²⁴ Le texte contient aussi une référence au personnage d'une comédienne de l'époque. Catita. et aux gramophones qui est supprimée en 1964.

s'occupe donc d'étudier les pratiques, non pas de porter un jugement de valeur sur leur légitimité.

Cette réponse de Alonso renvoie également à un autre problème, le fait que dans l'histoire de la littérature et de la critique argentine, Borges est un des rares intellectuels, et/ou écrivains, à avoir proposé un projet littéraire éloigné de tout projet institutionnel. Il ne s'agit pas exclusivement de sa position personnelle, mais de sa conception de la fonction du discours littéraire - et plus généralement culturel - dans la société.

La mise en recueil de la problématique de la langue

La langue des Argentins, qui est donc le troisième recueil d'essais de Borges, doit (en partie) sa célébrité au fait que, comme les deux premiers (*Inquisitions*, *La portée de mon espérance*), ils ont été désavoués par l'auteur ; Borges s'est toujours refusé à les rééditer de son vivant, et ce n'est qu'après sa mort qu'ils l'ont été²⁵. Le moment de mise en place de ce désaveux est le début des années 1950. Autour de 1951-52, Borges conçoit un projet de publication de ses premières œuvres complètes, en dix tomes, chez Emecé, d'où il exclut ces trois ouvrages. Mais cette décision d'exclure les volumes s'accompagne de celle de récupérer l'article "La langue des Argentins", qu'il réédite précisément en 1952, dans un volume en collaboration avec Edmundo Clemente : *El idioma de los argentinos. El Lenguaje de Buenos Aires (La langue des Argentins. La langue de Buenos Aires.)*

²⁵ Pour l'édition de la Pléiade. Borges a accepté d'inclure des articles de ces volumes. mais non pas les livres en soi. En espagnol. ils ont été réédités à partir de 1993. donc après sa mort.

La même année, il édite *Otras inquisiciones* (*Autres inquisitions*)²⁶, où la note bibliographique sur Américo Castro est reprise sous le titre de “Las alarmas del doctor Américo Castro”, (“Les alarmes du professeur Américo Castro”). En espagnol, l’intention de polémique se manifeste dès le titre, car comme Borges lui-même l’a signalé dans un célèbre article “El arte de injuriar” (“l’Art de l’injure”²⁷), une fois imprimé, le mot “doctor” devient dans le Río de la Plata, une injure : “Il suffit de dire une fois “docteur” pour que le demi-dieu disparaisse et qu’il ne reste plus qu’un Argentin quelconque et vain qui porte des faux-cols en papier, se fait raser un jour sur deux et peut mourir d’une maladie des voies respiratoires. Il ne reste plus que l’essentielle et incurable futilité de tout être humain.” (p.443).

L’intention de polémique est donc renforcée par le titre qu’il choisit pour l’article dans le volume.

Une fois de plus, l’inscription du contexte est ici importante ; entre 1945 et 1955 l’Argentine était sous le gouvernement de Juan Domingo Perón. Antipéroniste convaincu et passionné, Borges n’était pas seulement un ennemi du régime, du colonel et de sa femme, mais aussi de celle qui était devenue son esthétique officielle ; une sorte de réalisme social, dominé par la couleur locale, qui reniait tout ce qui paraissait propre à une culture citadine et européenne, et prêchait une langue marquée par un vocabulaire campagnard et populaire, ainsi que des sujets liés à l’histoire nationale officielle.

²⁶ Bs.As., Sur, 1952; Tome I de La Pléiade.

²⁷ Sur, n. 8, 09/1933, p. 69-76; *Historia de la eternidad*, Bs.As., Viau y Zona, 1936; Emecé, 1953.

Loin de l'avoir inventée, le péronisme n'a fait que soutenir et rendre officielle cette esthétique à laquelle Borges a commencé à s'opposer dès le début des années 1940.

Et en ce sens, il faut signaler qu'il existe en effet un rapport avec la Seconde Guerre Mondiale ; si les intellectuels qui défendent la cause des alliés semblent se tourner vers une esthétique réaliste et très explicitement engagée, Borges se démarque, en créant un style militant personnel qui n'a rien d'une concession à l'époque, et en se tournant de plus en plus vers le fantastique et le récit policier.

Le célèbre épisode du *Prix National de littérature* de 1942 explicite les affrontements entre ces diverses esthétiques, et leur caractère politique. En 1942, ce prix, pour lequel Borges a présenté *El jardín de senderos que se bifurcan* (*Le jardin aux sentiers qui bifurquent*)²⁸, lui est refusé ; il ne reçoit qu'un vote pour le deuxième prix²⁹. La revue *Sur* organise

²⁸ *El jardín de senderos que se bifurcan*, Bs.As.: Sur, 1941. Ce recueil de contes devient une partie de: *Ficciones*, à partir de l'édition de 1944.

²⁹ Les gagnants sont: Premier Prix, Eduardo Acevedo Díaz pour *Cancha larga*; Deuxième Prix, César Carrizo pour *Un lancero de Facundo*; Troisième Prix: Pablo Rojas Paz, pour *El patio de la noche*, romans réalistes, jugés plus représentatifs de l'argentine de l'époque. Le jury était composé par Alvaro Melián Lafinur, Eduardo Mallea, Enrique Banchs, Roberto Giusti, Horacio Rega Molina. Seuls Alvaro Melián Lafinur et Eduardo Mallea donnent leur vote à Borges, mais pas pour le Premier Prix. Quant aux membres du jury, je signale seulement que plusieurs d'entre eux ont partagé des entreprises d'édition de revues avec Borges dans les années 1920, et au début des années 1930, comme Alvaro Melián Lafinur (qui était d'ailleurs son cousin), Horacio Rega Molina. Le gagnant du Troisième Prix, Pablo Rojas Paz, est d'ailleurs un des participants de la querelle autour du "Meridiano intelectual", également présent dans plusieurs des revues dont Borges a participé. Le fait que Borges et ces intellectuels semblent se trouver dans des camps opposés est un indice des changements

alors un numéro sous le titre de “réparation à Borges” (“desgravio a Borges”), à partir d’une initiative de José Bianco, à l’époque secrétaire de rédaction³⁰.

Le jury justifie ainsi son indifférence envers Borges, dans un article anonyme dans la revue *Nosotros* : “...peut-être ceux qui se décideront à lire le livre trouveront une explication dans son caractère de littérature inhumaine, d’alambic, plus encore, d’obscur et d’arbitraire jeu cérébral, qui ne peut même pas se comparer aux combinaisons des échecs, parce que celles-ci répondent à un enchaînement rigoureux et non pas à des caprices qui se confondent parfois à la *fumisterie*.”

Si le jury a pensé qu’il ne pouvait offrir au peuple argentin, en cette époque du monde, avec la distinction de la récompense nationale majeure, une œuvre exotique et de décadence qui oscille, en répondant à certaines tendances déviées de la littérature anglaise contemporaine entre le conte fantastique, l’érudition prétentieuse et dissimulée et le récit policier : obscure au point de devenir parfois ténébreuse pour n’importe quel lecteur, même le plus cultivé (nous excluons de

du champ culturel entre les années 1920-1930 et 1940. Pour une lecture de cet épisode en relation au récit “El Aleph”, voir: PANESI, Jorge/MENÉNDEZ, Salvio Martín : 1992.

³⁰ *Sur*, n. 94, juillet 1942. On collaboré: Eduardo Mallea, Francisco Romero, Luis Emilio Soto, Patricio Canto, Pedro Henríquez Ureña, Alfredo González Garaño, Amado Alonso, Eduardo González Lanuza, Aníbal Sánchez Reulet, Gloria Alcorta, Samuel Eichelbaum, Adolfo Bioy Casares, Angel Rosenblat, José Bianco, Enrique Anderson Imbert, Adán C. Diehl, Carlos Mastronardi, Enrique Amorim, Ernesto Sábato, Manuel Peyrou et Bernardo Canal Feijóo. Le 18 juillet ses amis organisent aussi un grand dîner-hommage au restaurant *La Pagode*.

possibles initiés à la nouvelle magie), nous considérons qu'il a bien fait."³¹

Contre cette esthétique, dans la période où paraissent *La langue des Argentins* et *Autres Inquisitions*, Borges prononce sous forme de conférence "El escritor argentino y la tradición", texte qui apparaît comme un nouveau manifeste (conférence dictée le 19 décembre 1951, au *Colegio libre de Estudios Superiores*, incorporé à l'édition de *Discussion* à partir de 1953). Le centre de la problématique semble s'être déplacé ; en effet, tel qu'on peut le voir dans l'épisode du Prix National de Littérature, la question de l'inscription de l'identité nationale ne se pose plus dans le rapport à la langue mais à l'esthétique littéraire.

Ce très célèbre article commence par le même type de formulation que celui sur Américo Castro, et reprend une stratégie similaire : Borges affirme que le problème de l'écrivain argentin et de la tradition nationale n'existe pas, qu'il s'agit d'un pseudo-problème, un de ces problèmes qu'on invente quand on les énonce. Puis, il analyse deux "solutions", qui pour lui appartiennent à la catégorie des fausses solutions : celle qui affirme que la tradition argentine se trouve dans la poésie "gauchesca", et celle qui prétend qu'elle se trouve dans la littérature espagnole. La première est mise en question à partir d'une historicisation de l'idée de réalisme ; Borges rappelle que réalisme et couleur locale sont des conventions littéraires, et que l'association entre réalisme et réalité est également conventionnelle. Il va même jusqu'à dire qu'il s'agit d'une idée que les nationalistes devraient refuser parce qu'elle est européenne, donc d'origine étrangère. Quant à la

³¹ *Nosotros*, année VII, deuxième époque, numéro 76-78, Bs.As., 1942. Il s'agit du numéro où la mort de Roberto Arlt est annoncée.

deuxième, il rappelle que l'histoire de l'Argentine peut être comprise comme un long processus de séparation et de différenciation d'Espagne ; il renforce cet argument en rappelant que la littérature espagnole est loin de constituer une habitude de lecture pour les Argentins.

Ses arguments renvoient donc à deux aspects différents ; d'une part, ils dénoncent des lectures, et des idéologies littéraires un peu naïves, qui perçoivent comme naturel ce qui appartient à l'ordre de l'histoire. Borges retiendra toujours cet enseignement des avant-gardes historiques : la tendance à tout regarder comme historique, étrange et étranger, même ce qui nous semble le plus naturel, et son intention de faire participer le lecteur de ce regard, de le forcer à l'entrevoir³². D'autre part, ils font appel aux pratiques de lecture, qui lui semblent définitives et indiscutables. On retrouve ici l'opposition très borgésienne entre pratiques et érudition, toujours résolue en fonction de la première. Les exemples sur lesquels il s'appuie sont intéressants.

Le premier, très connu, est repris du *Decline and Fall* de Gibbon : dans le Coran il n'y a pas de chameaux, la couleur locale n'est perceptible que pour les étrangers, pour celui qui y est immergé, les éléments typiques sont imperceptibles.

Le deuxième exemple est plus complexe ; Borges rappelle un poème de Enrique Banchs, qui fait référence aux rossignols sur les tuiles des toits.

³² Je pense donc essentiellement au concept d' "ostranenie" des Formalistes Russes. Mais il semble intéressant de rappeler aussi qu'à l'époque, outre cette polémique autour de la langue, Borges et Roger Caillois s'affrontent aussi autour de la notion de récit policier, dans laquelle cette distinction est présente. C'est aussi l'époque où Claude Lévi-Strauss commence à développer sa distinction entre nature et histoire, et ses conceptions autour de celles-ci.

Or, à Buenos Aires il n'y a ni rossignols ni tuiles. Cependant les rossignols et les toits, affirme Borges sont "...significatifs de la pudeur, de la méfiance, des réticences argentins ; de notre répugnance aux confidences, à l'intimité".

Mais, à propos de Banchs, nous pouvons revenir aux réactions suscitées par le Prix National de Littérature en 1942, car Banchs était un des membres du jury qui décida de ne pas décerner le prix à Borges. Pour en revenir à "la langue des Argentins" et "les alarmes du professeur Américo Castro", la récupération en volume de ces articles répond pour Borges à la volonté de réactualiser et de diffuser son point de vue sur la langue et la culture argentines dans des contextes différents ; dans son optique, le combat reste le même, de sorte qu'on peut dire que cette polémique vient des constantes de la pensée borgésienne. Plus tard, les deux articles se retrouvent dans un même volume, en 1963 : *Le langage de Buenos Aires*.³³, une mise en volume qui met en évidence le lien qui existait pour l'écrivain entre les deux. Les liens sont pour Borges essentiels, peut-être même plus importants que les éléments qu'ils relient. Ici, au bout du parcours proposé, comme pour confirmer ma lecture de l'existence d'une polémique de longue durée, le volume *Le langage de Buenos Aires* : tout aboutit au même livre. Or, cette confirmation d'une hypothèse est problématique. En tant que chercheur, je lis, j'établis une correspondance mais cette correspondance m'attendait à la fin du parcours, déterminée par l'écrivain lui-même. Au niveau méthodologique, il faut préciser que je ne suis pas partie du volume *Le langage de Buenos Aires* ; une historicisation de la

³³ Jorge Luis BORGES/Edmundo CLEMENTE : 1963. Contient de BORGES: "El idioma de los argentinos", "Las alarmas del doctor Américo Castro"; de CLEMENTE: "El idioma de Buenos Aires", "Estilística del lunfardo"

production de Borges et une lecture chronologique de sa production se trouvent à l'origine du travail. Cette querelle existe-t-elle ? Je propose de répondre par l'affirmative. Car s'il est vrai que Borges en est le fil conducteur, qu'elle n'existe que parce qu'elle existe pour lui, il est d'autant plus vrai que Borges est un des rares écrivains argentins qui ont eu une vision d'ensemble de la culture argentine. En se situant en même temps à l'intérieur de celle-ci (parce qu'il la connaissait et qu'il essaya de participer à tous ses débats) et à l'extérieur (parce qu'il portait sur elle un regard qui la dénaturait – qui transformait ce qui semblait appartenir à la *nature* plutôt qu'à la *culture*³⁴), Borges a transformé ses obsessions en patrimoine culturel des argentins. Si aujourd'hui je lis Borges à *partir de Borges*, je ne suis pas un cas isolé, mais une preuve supplémentaire du succès de son entreprise culturelle. Sera-t-il possible de lire Borges sans Borges ? Ce déroutant caractère d'anticipation qu'ont ses conceptions va-t-il s'épuiser dans un futur proche ou lointain ? Il faudrait faire violence aux stratégies et aux conceptions borgésiennes pour s'en libérer. Reste à savoir comment.

³⁴ Je reprends ici ces concepts tels que BARTHES : 1957 les reprend de Claude LÉVI-STRAUSS.

RÉFÉRENCES

- AIZENBERG, Edna, 1984a, *The Aleph Weaver: Biblical, Kabbalistic and Judaic Elements in Borges*, Maryland, Scripta Humanistica.
- ALONSO, Amado, 1942, "Polémica : A quienes leyeron a Jorge Luis Borges, *Sur*, n. 86", *Sur*, n° 89, 2/1942 : pp. 79-81.
- ARTUNDO, Patricia, 1993, *Norah Borges, obra gráfica 1920-1930*, Buenos Aires, Fondo Nacional de las artes.
- ARTUNDO, Patricia, 1994, "Sobre la fundación de Proa (2da época)", dactylographié.
- ARTUNDO, Patricia, 1996, "Entre *La aventura y el orden* : Los hermanos Borges y el ultraismo argentino", dactylographié.
- ARTUNDO, Patricia, 1998, "Norah Borges y los inicios de la vanguardia en Buenos Aires", dactylographié.
- BARTHES, Roland, 1957, *Mythologies*, Paris, Seuil.
- BORGES, Jorge Luis, CLEMENTE, Edmundo, 1952, *El idioma de los argentinos. El idioma de Buenos Aires*, Buenos Aires, Peña /Del Giudice.
- BORGES, Jorge Luis, CLEMENTE, Edmundo, 1963, *El lenguaje de Buenos Aires*, Buenos Aires, Emecé.
- BORGES, Jorge Luis, 1941, *El jardín de senderos que se bifurcan*, Buenos Aires, Sur.
- BUCHRUCKER, Cristián, 1987, *Nacionalismo y peronismo. La Argentina en la crisis ideológica mundial (1927-1955)*, Buenos Aires, Sudamericana/Historia y cultura.
- CASTRO, Américo, 1941, *La peculiaridad lingüística rioplatense y su sentido histórico*, Buenos Aires, Losada.
- GILMAN, Claudia, 1989, "polémicas II". *Historia social de la literatura argentina*. Ed. David Viñas. Tomo VII : *Yrigoyen entre Borges y Arlt. 1916-1930*. Ed. Graciela Montaldo. Buenos Aires., Contrapunto, pp. 49-67.
- KING, John, 1986, *Sur. A Study of the Argentine Literary Journal and its Role in the Development of a Culture. 1931-1970*, Cambridge, Cambridge University Press.

- LOUIS, Annick, 1997, "Borges y el nazismo", *Variaciones Borges 4*, Aarhus, publication de l'Université d'Aarhus, p 117-136.
- LOUIS, Annick, 1999, "Borges ante el nazismo", *Río de la Plata*, revue du Centre d'étude des littératures et des cultures du Río de la Plata, número 19-20, (sous presse).
- LUDMER, Josefina, 1999, "Mujeres que matan", pp. 353-400, "Cuentos de verdad, cuentos de judíos", pp. 401-456, in *El cuerpo del delito. Un manual*, Buenos Aires, Perfil /Básicos.
- LUDMER, Josefina, 2000, "¿Cómo salir de Borges ? ", *Actas de la Borges Centenary Conference*, Buenos Aires, Paidós.
- MONTALDO, Graciela, 1989, "Literatura de izquierda: humanitarismo y pedagogía", *Historia social de la literatura argentina*. Ed. David Viñas. Tomo VII : *Yrigoyen entre Borges y Arlt. 1916-1930*, Ed. Graciela Montaldo, Buenos Aires, Contrapunto, pp. 367-394.
- MONTALDO, Graciela, 1994, *La sensibilidad amenazada*, Rosario, Beatriz Viterbo.
- PANESI, Jorge, MENENDEZ, Salvio Martín, 1992, "El manuscrito de *El Aleph* de Jorge Luis Borges", *Filología: Crítica Genética*, año XXVII, 1-2, 1992, Universidad de Buenos Aires, Facultad de Filosofía y Letras, Instituto de Filología y literaturas Hispánicas, "Dr. Amado Alonso", pp. 91-119.
- RIVERA, Jorge B., 1980/1986, "El auge de la industria cultural. (1930-1955)", *Historia de la literatura argentina*, Buenos Aires, C.E.A.L, pp. 577-600.
- ROCK, David, 1993, *La argentina autoritaria. Los nacionalistas, su historia y su influencia en la vida pública*, Buenos Aires, Ariel.
- SARLO, Beatriz, ALTMIRANO, Carlos, 1983, *Ensayos argentinos. De Sarmiento a la vanguardia*, Buenos Aires , C.E.A.L..
- ONEGA, Gladys, 1982, *La inmigración en la literatura argentina*, Buenos Aires, C.E.A.L.
- SOSNOWSKI, Saúl, 1986, *Borges y la cábala, la búsqueda del verbo*, Buenos Aires, Ed. Pardo.

GRANDE QUERELLE,

ENTRE LE MARI ET L'ÉPOUSE, A QUI FOUDRA LA QUOTID ET COMMANDERA DANS LE MÉSAGE.



EN LA FABRIQUE DE PAUL GARD, SOUS LE MONTMARTRE, PARIS.

Couverture : La Grande Querelle, cliché A. Robert, coll. particulière.

QUERELLE. s. f. *Differend, démeslé, dispute avec aigreur & animosité. Grande querelle. grosse querelle. petite, legere, sanglante querelle. vieille querelle. querelle de maison. querelle hereditaire. querelle de dix ans, de vingt ans. Querelle immortelle. avoir querelle avec quelqu'un, contre quelqu'un. estre en querelle avec quelqu'un. faire querelle à quelqu'un, luy susciter querelle esmouvoir querelle. prendre querelle. ils prirent querelle sur le jeu. accorder une querelle, des querelles. terminer, appaiser, assoupir une querelle. semer des querelles. renouveler, réveiller une querelle. mettre des gens en querelle. d'où vient leur querelle? voilà le sujet de leur querelle. c'est ce qui a fait leur querelle. le commencement, l'origine de la querelle. sur la fin de leur querelle. il a une grande querelle sur les bras. La querelle se renouvella, se ralluma. vuider une querelle par le combat. s'il fait des querelles, qu'il les démesle tout seul. Il engage ses amis dans ses querelles. je ne veux point de querelle. il y a querelle entre eux. ils sont en querelle. hé, Messieurs, point de querelle, sans querelle. c'est un homme qui cherche querelle.* (Dictionnaire de l'Académie, 1694).

La querelle fait partie de ces événements – triviaux, en apparence, qui traversent en profondeur la réalité sociale de tous les groupes humains. Nulle société, nulle époque qui n'y échappe, sous des formes parfois très diverses. Cet ouvrage, fruit d'une réflexion collective et pluridisciplinaire, aborde pour la première fois la querelle, non dans ses contenus, infinis par essence, mais dans ses modalités à travers l'histoire et les cultures. Se querelle-t-on de la même manière lorsqu'on est sourd, ouvrier, paysan, membre de l'Académie française ? A l'époque médiévale, à l'âge classique ? La querelle pour la culotte est-elle l'archétype de la querelle entre les sexes ? Les querelles intellectuelles sont-elles vraiment des querelles ? Quel espace de sociabilité les querelles construisent-elles à l'insu le plus souvent des protagonistes eux-mêmes ?

Des aperçus neufs et passionnants sur ces questions et sur d'autres sont dévoilés ici par des spécialistes de différentes disciplines : historiens, linguistes, ethnologues, sémioticiens, littéraires conjuguent leurs savoirs et leurs méthodes pour mettre en lumière la façon dont chaque société, chaque époque, chaque groupe, révèle sa perception de la réalité dans son rapport à la querelle.

SYLVIE MOUGIN est maître de conférences à l'Université de Reims. Spécialiste de folklore et d'ethnographie de la communication, elle s'intéresse dans le cadre du Centre d'Etude du Patrimoine Linguistique et Ethnologique de Champagne-Ardenne aux traditions savantes, demi-savantes et populaires de l'Est de la France et à leur transmission à travers l'histoire et l'espace social.